

# Lilla

## Conte de neige pour mon neveu Rudi

Par le Prince Bojidar Karageorgevitch

**E**LLÉ était partie la petite Lilla, et Hélo savait qu'elle était partie pour toujours.

Aussi lorsqu'au dernier tournant de la route, là bas, très loin, où le lac finit, il n'avait plus vu le petit nuage d'or des cheveux de Lilla briller sur le rouge de la carriole qui emportait la petite fille, Hélo s'était senti comme sans son cœur, et s'était mis à errer longtemps, longtemps.

Un à un il avait repris tous les sentiers parcourus avec la chère absente, il avait revu toutes les places où elle s'était reposée, s'était arrêté devant les buissons qui tant de fois, les premiers jours, avaient déchiré ses claires robes de princesse . . . .

Lilla était venue un matin, amenée par sa mère, qui, pour la convalescence de l'enfant, cherchait loin des villes, dans les montagnes du Jemtland, où les été sont une éternelle limpidité d'aurore, l'air pur, ordonné par les médecins à la petite malade.

La maison des parents de Hélo, plantée seule au bord du lac, tout rouge, l'air presque d'un joujou avec son petite balcon et son toit surplombant l'eau, avait séduit la voyageuse, et elle s'était décidée à y rester jusqu'à la complète guérison de sa fille.

Lilla

Lilla avait pour ses jeux et ses promenades un petit compagnon en Hélo.

Suédois tous deux, les enfants parlaient la même langue, lui avec l'accent lent et guttural des gens de la montagne, la petite fille avec le martellement, pressé un peu, des gens de ville, et Hélo ravi l'écoutait pour sa jolie musique de voix sans souvent comprendre les paroles . . . .

De suite les enfants avaient été amis.

La pâle et frêle petite fille, toute délicate de sa longue maladie, semblait à Hélo une des fées du lac auxquelles il pensait les soirs de clair de lune, et lui charmait la petite Lilla par sa jolie fraîcheur, ses joues de santé, et la vérité de ses grands yeux verts.

Les enfants se parlaient peu. Dès le premier jour après s'être dit leurs noms, ils étaient restés assis en silence, l'un à côté de l'autre, un long temps à regarder le lac, et là bas, tout là bas, dans le bleu du loin, les pics recouverts de neige.

Au premier regard ils s'étaient compris, et les paroles, pour eux, ne pouvaient guère ajouter à ce que savaient leurs âmes.

Ils se promenaient ensemble. Hélo quelquefois rapportait d'une longue excursion Lilla toute fatiguée, si faible encore . . . .

Puis, un jour, des couleurs se mirent à ses joues; les fraises qu'elle mangeait dans les bois ne faisaient plus une tache rouge sur ses lèvres, et peu à peu elle ressemblait à Hélo, gagnant son joli air de fraîcheur.

Les légères robes de la ville avaient été déchirées aux ronces des sentiers, et un matin Hélo vit apparaître Lilla vêtue en petite paysanne, coiffée d'un bonnet bleu à trois pièces, le court corsage tout brodé, au dessus de la jupe sombre, coupée du tablier multicolore.

Et telle, elle lui semblait sienne. Il lui avait pris la main pour la première fois . . . . et en s'en allant vers le bois il l'avait tutoyée.

Maintenant

Maintenant que la santé était revenue à la petite fille, les enfants faisaient la journée entière de longues excursions, les ascensions de toutes les montagnes environnantes, et Hélo, tout fier, montrait à sa petite amie son libre domaine planté de sapins, et où des fleurs pâles comme des pétales de lune mettaient leurs taches claires sur le lourd tapis des mousses.

A la fin de juillet, la mère de Lilla avait décidé le départ pour le dimanche prochain . . . .

Hélo avait passé le dernier jour entier près de Lilla, puis lorsqu'elle fut couchée, il était monté sur un inaccessible pic lui cueillir un bouquet de roses de neige.

Et avec les fleurs dans les mains, semblable à quelque petite fée des bois, toute rose de la santé revenue, elle lui avait envoyé un baiser du haut de la voiture, puis elle s'était éloignée, éloignée . . . . et là bas, au tournant du lac, elle venait de disparaître et Hélo savait qu'il ne la reverrait plus . . . .

Hélo n'avait pas pleuré, aussi bien il sentait qu'il lui aurait fallu pleurer toujours, car jamais il ne pourrait oublier Lilla, jamais se consoler de ne plus la voir.

Et les soirs de lune, il s'asseyait devant la maison, sur le petit banc où le premier jour ils étaient restés ensemble, puis doucement il chantait et sa voix claire montait dans l'air pur, vibrait à l'écho tointain et s'unissait à l'harmonie de la nuit.

Puis presque subitement vint l'hiver. Un matin Hélo vit toute la campagne blanche de son calme tapis de neige. Et de ne plus reconnaître "leurs" sentiers, de ne plus voir "leurs" buissons, la grande tache verte là haut de la pelouse où ils s'asseyaient tous deux pour tresser des fleurs, Lilla lui avait paru comme plus lointaine, partie dans un au-delà insaisissable à jamais.

Et par les sentiers, dans les clairières, sur le pic tant élevé qu'ils  
avaient

avaient regardé ensemble, partout sur la neige, Hélo traçait le nom qui était dans son cœur, écrivait Lilla, Lilla, Lilla . . . .

Puis il retournait aux endroits où il avait gravé dans la neige le nom chéri. Le vent insensiblement effaçait les lettres. Des empreintes d'écureuils brodaient des arabesques tout autour, parfois emportaient une moitié du mot . . . . et l'enfant recommençait, écrivait à nouveau aux mêmes places. Lilla, Lilla, Lilla . . . .

Hélo vivait son souvenir, inconsolable, insensible à tout ce qui n'était pas sa pensée, comme absent, toujours en idée près de Lilla, loin de ses camarades dont il ne partageait plus les jeux, loin de ses parents tout tristes de son immense chagrin, désolés de le voir pâlir tous les jours davantage . . . .

Et le sombre hiver s'éclaircit ; de la pluie tomba, puis la brume voila longtemps l'horizon, enfin dans le soleil reparu la neige acheva de fondre. Les ruisseaux reprirent leur babil, et tous portant la neige sur laquelle le nom était tracé, chantaient : Lilla, Lilla, Lilla : mais chantaient si doucement qu' Hélo seul pouvait entendre leur murmure.

Avec le printemps les oiseaux et les fleurs aussi revinrent. Tout chantait autour de la petite cabane rouge ; les mousses de nouveau s'étoilaient de fleurs pâles sous les grands sapins sombres, et Hélo, toujours errant, meurtri de souvenir, était pâle maintenant, pâle lui aussi comme les délicats pétales éclos au soleil du Nord.

\* \* \*

La lune se levait dans le ciel bleu, profondément bleu, tout diamanté d'étoiles. Les ruisseaux brillaient discrètement parmi les buissons, disaient Lilla, Lilla, Lilla, en se dépêchant vers le lac, et Hélo entendait le nom aimé, écoutait au loin comme un froissement

froissement de grelots lui semblait-il : la voiture peut-être qui la ramenait . . . .

Un chant d'oiseau s'éleva dans le silence, deux notes douces et tendres comme l'air de la nuit, répétaient Lilla, Lilla . . . . puis des branches de sapin s'embrassèrent dans la brise du soir, et elles aussi chuchotèrent Lilla . . . .

Hélo revenait de la montagne, marchait vers le lac, et lorsqu'il fut au bord il vit sur l'eau un large tapis d'or que la lune y étendait, un tapis qui veloutait la route vers là bas . . . . là bas où l'oiseau appelait Lilla, Lilla, où les sapins baisaient le nom chéri, où les ruisseaux couraient le porter . . . . où peut-être elle était. . . .

Et au bord du lac des roseaux se froissaient, leurs longues feuilles de soie murmurant Lilla, Lilla. . . .

Hélo se pencha vers eux, écouta, et c'était si doux la musique qu'il leur entendait, puis le tapis d'or l'appelait, et comme un reproche, plus éloigné maintenant, il entendit l'oiseau Lilla, Lilla . . . Lilla . . . . alors il s'avança sur le tapis de lune . . . . et disparut.

\* \* \* \* \*

Jamais le lac ne rendit le petit corps frêle, les pâles joues de fleurs, les grands yeux verts tout pensifs de l'image aimée . . . . Et seulement pour que les parents puissent prier à la place où Hélo avait disparu, des nénuphars, des iris et des myosotis poussèrent près des roseaux, formant une tombe de fleurs au dessus de l'enfant qui dormait son dernier sommeil, bercé par les ruisseaux chantant à jamais Lilla, Lilla, Lilla. . . .









